Journal de mon voyage à Paris en 1778

Autor(en): **Billieux, André Xavier / Fournier, Chantal**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **90 (1987)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684677

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

André Xavier Billieux
Journal de mon voyage à Paris en 1778

par Chantal Fournier

Le *Journal de mon voyage à Paris en 1778* a été rédigé dans un carnet de 16 sur 10,2 centimètres recouvert d'une feuille de papier coloré. Il contient sept feuillets pliés et cousus en cahier. Les quinze pages qui le composent sont couvertes d'une écriture alternativement fine et plus épaisse. Dans ce cas, l'encre a souvent traversé l'épaisseur du papier d'un côté à l'autre de la feuille.[1]

Le carnet est conservé aux Archives de la Bourgeoisie de Porrentruy. Il ne porte pas encore de cote, car il est demeuré pendant de longues années parmi les documents saisis chez A. Rais et restitués aux Archives de la Bourgeoisie en janvier 1987.

Le *Journal* ne porte pas de signature. Son auteur l'a certainement tenu en poche tout au long du voyage effectué du 18 juillet au 1er novembre 1778 entre Porrentruy, Paris et la Normandie.

L'écriture de son auteur n'est pas inconnue pour qui consulte régulièrement les actes des princes-évêques de Bâle produits au XVIIIe siècle. Une grande quantité de brouillons de lettres expédiés par la chancellerie épiscopale ont été écrits par cette main. Qui aurait songé à signer de tels documents?

Cette personne a un frère, Conrad. Elle dit l'accompagner à Paris puisque ce Conrad a été nommé sous-lieutenant en la compagnie de Schönau, au régiment de Gardes-suisses. La consultation du fonds *Militaria*, conservé aux Archives de l'ancien Evêché de Bâle, permet de savoir qui fut ce Conrad.[2]

Le 22 avril 1778, le chevalier de Schönau[3] écrit au prince-évêque qu'il aura *incessamment un employé à nommer dans [sa] compagnie.*[4]

[1] L'état de conservation de ce document n'est pas bon, car le papier qui est son support subit lentement des dégradations causées par l'encre.

[2] Archives de l'ancien Evêché de Bâle (AAEB), B 241 a.

[3] Pour les indications biographiques des personnes citées, voir le répertoire, pp. 82-86.

[4] AAEB, B 241 a/10, 1778, avril 22, mai 5, 11, juin 27, juillet 17, 18.

Schönau offre au prince de *faire cette nomination* en *hommage de [son] attachement et de [sa] reconnaissance.* Il faudrait que *l'employé* en question soit *bourgeois ou ayant droit de bourgeoisie et, autant que possible, né dans le pays ou sujet dont les père et mère vivent noblement.* En effet, *on exige que nous ne nommions que des gens de qualité.*

Le 5 mai 1778, Frédéric de Wangen répond ainsi à Schönau: *après avoir réfléchi sur les sujets qui pourraient le mieux remplir cet emploi, j'ai cru devoir vous offrir et proposer le fils de mon chancelier nommé Ursanne Conrad Joseph Billieux. C'est un jeune homme de 17 ans qui, à des mœurs et beaucoup d'éducation, joint un caractère social, une taille élevée et une figure revenante.* Le prince n'avait pas encore parlé de ce projet à Conrad, mais il s'engageait à faire *en sorte qu'il puisse partir au premier ordre qu'il recevra[it].*

Le 11 mai, Schönau communique au prince qu'il n'attend plus que l'agrément de ce choix par M. d'Affry.

Le 27 juin, le prince informe Schönau de la gratitude des Billieux et recommande Conrad à ses bontés.

L'abbé de Raze, ministre de l'évêque à Paris, est prévenu le 17 juillet de cette nomination. Le prince précise que Conrad se rend à son régiment accompagné de son frère, conseiller aulique du prince. Il demande à l'abbé de ne pas refuser ses *sages directions* aux deux frères.

Le 18 juillet, Schönau et d'Affry sont prévenus du départ des deux frères Billieux de Porrentruy.

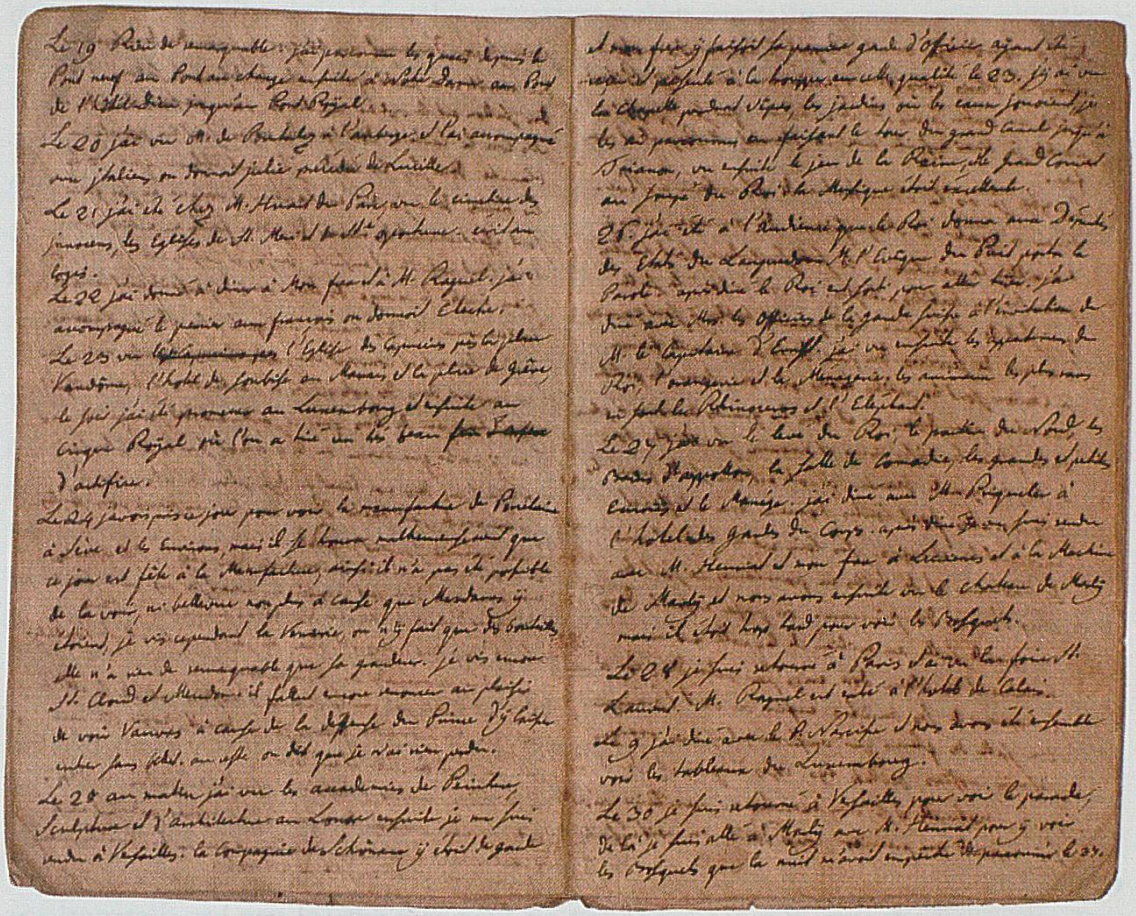
Le 27 juillet, l'abbé de Raze informera le chancelier Billieux, leur père, du voyage de ses fils: *Messieurs vos fils, Monsieur, sont arrivés plus tôt que je ne croyais mais ils sont arrivés en bonne santé. Ils sont logés présentement à côté de chez moi, ainsi je suis à portée de les voir souvent. [...] Ils paraissent tout contents de ce qu'ils ont déjà vu. Je pense que ce voyage ne peut être que très utile à Monsieur votre fils l'aîné. Il est bon d'avoir vu ce pays-ci et d'en avoir pris* connaissance.[5] Le prince-évêque apprend de l'abbé, le 1er août, que les deux frères ont été *parfaitement reçus de M. le comte d'Affry* et qu'*ils ont dîné hier soir chez lui, avec une quarantaine d'officiers du régiment.*[6]

La famille Billieux[7], originaire de Saint-Ursanne, appartient à ce que l'on peut appeler, au XVIIIe siècle, la haute bourgeoisie de Porrentruy.

[5] AAEB, Fonds Folletête, 3 J/17$_{16}$, juillet 27.

[6] AAEB, Fonds Folletête, 3 J/17$_{16}$, août 1er.

[7] Données communiquées par F. Noirjean, archiviste de la République et Canton du Jura. Voir aussi, F. Chèvre, *Biographies bernoises*, 1, pp. 490-515. Pour les références complètes des ouvrages cités, voir la liste des ouvrages consultés, p. 87.



Son représentant le plus connu, Dominique Joseph (1717?-1783) fut chancelier des princes-évêques dès 1763. Les fonctions de secrétaire, de conseiller aulique et de conseiller intime qu'il exerça entre autres, font déduire qu'il reçut une formation de juriste. En plus de ses nombreuses charges en cour, il assuma celle de père d'une famille de douze enfants. Parmi ses huit fils, quatre devinrent chanoines. Conrad fut le neuvième enfant de la famille et aussi le plus célèbre dès 1815.

Si l'on veut identifier quel aurait été le frère aîné qui accompagna Conrad lors de ce voyage à Paris et qui fut l'auteur du *Journal*, on constate qu'André Xavier est le seul qui, à cette époque, pouvait exercer une fonction à la cour.

André Xavier est né en 1747. Selon toute probabilité, la plus ancienne désignation d'une fonction qu'il ait exercée en cour est celle de *Hofgerichtsassessor*, pour laquelle il prêta serment le 19 novembre 1774.[8] Comme son père, il devait avoir reçu une formation de juriste. On sait

[8] AAEB, B 137/22, Gerichtsassessoren, 1774, octobre 19.

qu'il dut changer une importante correspondance avec son frère, Joseph Bernard, chanoine à Zurzach[9], et qu'au moment de la fuite du prince de Roggenbach, il se réfugia à Fribourg-en-Brisgau.[10]

André Xavier n'a pas été reconnu seulement pour avoir été l'auteur de ce *Journal* en suivant les indications contenues dans la correspondance relative à la nomination de son frère. En effet, lorsqu'il prêta serment en 1774, il accompagna de quelques lignes de sa main sa signature au bas du texte de ce serment.[11] Cette écriture, fort semblable à celle de son père, est bien la même que celle du *Journal*.

Le texte de ce *Journal* est formé d'une suite de notes rédigées pour chaque journée, probablement pour pouvoir se souvenir avec précision les détails de ce voyage. Pour le lecteur contemporain, le texte ne présente pas un intérêt d'une valeur toujours égale, car il contient maintes énumérations de personnes rencontrées ou de spectacles fréquentés, par exemple. Ces éléments ont, du reste, constitué la difficulté principale de la publication du texte. Lorsque Billieux inscrit, par exemple, qu'il a vu M. Imer, M. Henriat, Mme Berguewald, sans préciser les prénoms de ces personnes, il n'a pas toujours été possible de les identifier. Quant aux spectacles auxquels il a assisté, tous n'ont pas été retenus par les auteurs d'ouvrages encyclopédiques qui ont été consultés.[12]

Le texte du *Journal* a été transcrit en français actuel car les distractions orthographiques d'André Xavier peuvent certainement être expliquées par les conditions de rédaction du *Journal*. Leur reproduction n'apporterait aucun élément intéressant pour le contenu du récit. Ce texte est suivi d'un *Répertoire* qui contient les noms des personnes citées. Dans la mesure du possible, ces noms sont accompagnés d'indications biographiques.[13] Le lecteur aura tout loisir de compléter celles qui sont demeurées sans réponse.

Malgré l'irrégularité d'intérêt que présente ce texte, il donne une idée de ce que pouvait être un voyage à l'étranger et les contacts avec la bonne société parisienne de l'époque pour un jeune bourgeois de Porrentruy. On peut y découvrir aussi certains aspects de la personnalité d'André Xavier Billieux que ne révèlent pas les maigres indications biographiques que l'on possède pour le moment à son sujet. Son intérêt pour les

[9] Voir L. Vautrey, *Histoire des évêques de Bâle*, vol. 2, p. 431.
[10] F. Chèvre, *Biographies bernoises*, 1, p. 512.
[11] Voir note 8.
[12] Voir liste des ouvrages consultés, p. 87.
[13] Voir répertoire, pp. 82-86.

monuments, l'hydraulique, la musique, les manufactures font entrevoir une large culture et un esprit qui dépasse les frontières toutes proches de Porrentruy.

La saisissante description de Bicêtre et de la Salpêtrière montre certainement le réveil, bien connu, à une certaine sensibilité à la maladie, à la réclusion, pour laquelle Necker œuvrait beaucoup en ces années, sous l'influence de sa femme, Suzanne Curchod.

En plus des événements de chaque jour, des appréciations sur la beauté ou l'ennui d'une route, ou d'un paysage, ou encore le premier coup d'œil sur l'océan, ce texte reflète beaucoup de sensibilité spontanée de la part d'un homme jeune. Il n'est pas très courant de trouver cette fraîcheur dans la masse des documents conservés ordinairement par des Archives.

Chantal Fournier

Journal de mon voyage à Paris en 1778

Mon frère, Conrad, ayant été nommé à une sous-lieutenance vacante en la compagnie de Schönau au régiment des Gardes-suisses, je partis avec lui le 18 juillet pour [le] conduire à Paris. Nous arrivâmes le même jour vers les 7 heures à Besançon, ayant passé par Montbéliard et fait 11½ postes.

Le lendemain 10, la chaleur étant excessive, nous ne partîmes que vers les 8 heures du soir et arrivâmes le 20, à 2 heures après minuit à Dôle, d'où nous repartîmes à 5 heures du matin pour arriver à 11 heures à Dijon. Depuis Besançon à cette dernière ville, il y a 10½ postes. Nous vîmes la Chartreuse l'après-dîner. Dom Alexis nous fit servir le soir une collation en fruits et vin de Bourgogne de la première qualité.

Le 21, de grand matin, nous nous mîmes en route par un temps extrêmement frais, mêlé de très peu de pluie. Nous couchâmes à Vermenton, après avoir fait 14 postes. Depuis Dijon, la route n'offre rien de remarquable, elle est même fort ennuyeuse. Toujours des montées et des descentes. Mais le chemin est très roulant et presque partout emplanté d'arbres des deux côtés.

Le 22, nous arrivâmes à 7 heures du soir à Fontainebleau. Il y a, depuis Vermenton, 16½ postes.

La route commence à devenir plus belle à Auxerre. Nous ne nous sommes pas arrêtés dans cette ville, sur ce qu'on nous a dit qu'elle ne renfermait rien de remarquable, depuis qu'on a renouvelé l'ancien frontispice de la cathédrale. Le pont sur la Seine est très beau. La ville grande est bien peuplée à ce que j'ai pu en juger en la traversant. Dès qu'on est hors de la ville, la route est superbe; il en est de même du paysage. La petite ville de Joigny mérite attention à cause de sa belle situation sur un coteau au bord de l'Yonne, du beau pont sur cette rivière, des quais et des casernes. A Villeneuve-le-Roi, on voit une très belle église paroissiale gothique, ornée d'un frontispice, partie à la moderne, en ordre ionique et composite. Le cadran de l'horloge y est

pendu comme une enseigne de cabaret et montre les heures des deux côtés.

La ville de Sens n'est pas fort grande, mais elle renferme une belle place devant la métropole. Cet édifice gothique est superbe, les décorations de l'entrée du chœur avec les deux autels collatéraux sont en marbre. M. le cardinal de Luynes les a fait faire avec la grille, pour son présent à cette église. Ce qui mérite le plus l'attention des curieux est le magnifique mausolée de feu Mgr le dauphin et de Mde la dauphine, père et mère du roi. Ce superbe monument est placé au milieu du chœur et consiste en un groupe de quatre grandes statues de marbre blanc. Le Temps, reconnaissable par ses attributs, foule des pieds les débris des bâtiments et des trophées d'armes qu'il a détruits, et s'élève pour couvrir d'un grand voile l'urne où reposent les cendres de Mde la dauphine, tandis que celles de M. le dauphin sont déjà enveloppées sous ce même voile. L'Amour conjugal est à côté. Il paraît dans une grande désolation et éteint son flambeau en voyant un enfant à ses pieds qui pleure amèrement de voir la chaîne de fleurs qu'il formait tout à coup se rompre entre ses mains. Feu M. Coustou, qui a travaillé ce monument, a su rendre dans cette petite figure l'expression de la douleur et du reproche que cet enfant semble faire au Temps. La Religion couronne les deux urnes d'une couronne en bronze doré. La Vertu à ses côtés tient l'anneau de l'Immortalité. Ses attributs forment un groupe à ses pieds avec ce qui représente les amusements de feu M. le dauphin. On y voit des instruments et un livre de musique, le plan développé de la nouvelle église Sainte-Geneviève à Paris, un globe et un livre de géographie. Aux côtés du tombeau sont les armes de M. et Mde la dauphine sur des écussons en bronze doré, qui reposent sur un tissu de cyprès, également en bronze mais non doré, et d'un travail remarquable. A l'entrée du chœur est la tombe de M. le maréchal du Muy. Ses armes y sont simplement gravées avec cette inscription: *Huc usque luctus.* Il y a plusieurs autres tombeaux remarquables dans cette église, soit par le travail, soit par les personnages qui y sont enterrés, dont la plupart étaient archevêques de Sens. On fait voir le trésor qui renferme, entre autres, une croix de vermeille faite, dit-on, par saint Eloi, un des trente deniers que reçut Judas pour prix de sa trahison, des bouts de courroies provenant des fouets dont Notre-Seigneur a été flagellé, un morceau de l'éponge avec laquelle il a été abreuvé sur la croix et de grandes parcelles de cette croix. N. B. Cette note a été faite à Fontainebleau ledit jour.

Le 23 au matin, nous vîmes le château de Fontainebleau qui ne présente rien d'extraordinaire que la prodigieuse étendue des bâtiments. Les appartements du roi et de la reine sont très beaux, le surplus ancien,

et d'un goût assez bizarre. L'orangerie est belle, le jardin est décoré de plusieurs statues en bronze. La pièce du milieu présente Diane tenant un cerf, quatre chiens sont placés sur le piédestal. On y voit, en outre, un Laocoon, un Hercule, un Gladiateur, etc. Le suisse qui nous fit voir ce château est un nommé Schuller, de Charmoille.

Vers onze heures, nous partîmes, passâmes par Melun, assez considérable ville, et arrivâmes à la barrière de Paris à 4 heures. Depuis la porte Saint-Antoine, nous passâmes par les boulevards jusqu'à la rue Richelieu. M. l'abbé de Raze, chez qui nous mîmes pied à terre, n'était pas au logis. Son portier nous conduisit à notre appartement et peu de temps après, M. l'abbé de Raze vint nous faire visite. Nous ne sortîmes plus de la journée. N.B. On ne nous a pas fouillés en route et pas même à la barrière de Paris.

Le 24, au matin, nous rendîmes visite à M. l'abbé de Raze et vers midi, il nous conduisit chez M. le chevalier de Schönau. Nous y trouvâmes M. Henriat, qui nous mena chez M. de Bachman, major du régiment des Gardes-suisses. En retournant, M. de Raze nous fit voir les Tuileries. Après dîner, nous fîmes un tour de boulevard jusqu'à la place Louis XV, les Tuileries, les quais jusqu'au Pont-Neuf, et retournâmes pour aller à l'Opéra. On donna *Hernelinde*[1], musique de Philidor. Après le spectacle, nous trouvâmes Mrs Henriat et Raguel au jardin du Palais-Royal.

Le 25, nous vîmes l'église de Saint-Eustache et fûmes aux Italiens, où l'on donna *Annette et Lubin*[2], suivi de *Zemire et Azor*[3].

Le 26, vu l'église de l'Oratoire, le Vauxhall, le spectacle chez Audinot. Nous avons dîné à l'hôtel d'Angleterre où nous rencontrâmes M. (...) de Strasbourg, qui nous conduisit chez Audinot et aux Vauxhall.

Le 27, vu l'église de Saint-Roch, le Louvre et les Nouvelles Halles. Le soir, le spectacle aux Italiens. On donnait *La Barona figliola*[4] en français.

Le 28, j'ai été à Versailles avec M. l'abbé de Raze. Il m'a présenté à M. le comte de Vergennes chez qui j'ai eu l'honneur de dîner, à M. le comte de Mercy, ambassadeur de la cour à Vienne, à M. le nonce, prince Doria, à M. le comte d'Aranda, ambassadeur d'Espagne et à M. le baron de Goltz, ministre plénipotentiaire du roi de Prusse. J'ai vu le lever du roi, la reine, Monsieur, Madame, M. le comte d'Artois (Madame la comtesse d'Artois ne reçut pas), Madame Sophie, Mesdames Elisabeth et Victoire. Avant dîner, j'ai encore été présenté à Mde la comtesse de Vergennes. Au retour, nous

[1] Opéra de François André Philidor-Danican.
[2] Comédie de Favart, représentée pour la première fois en 1762.
[3] Opéra comique de Grétry, créé en 1771.
[4] Il n'a pas été possible d'identifier l'auteur de cette pièce.

nous sommes arrêtés un moment à Auteuil, chez M. de Beaumont. On voit dans ce village le tombeau du chancelier d'Aguesseau, enterré au cimetière de cet endroit.

Le 29, je suis allé à Courbevoie avec mon frère. En retournant, nous avons vu le fameux pont de Neuilly dont la construction est aussi hardie que belle. J'ai compté 50 de mes pas d'une pile à l'autre, mesurés sous le pont. On voit sur le parapet des pierres de passé 20 pieds de longueur. Nous sommes retournés par le bois de Boulogne, où nous avons vu le château de Madrid, celui de la Muette et ses beaux jardins.

Le 30, après avoir vu l'église des Petits-Pères (Augustins) et les tableaux du chœur, nous passâmes le Pont-Royal et vîmes l'hôtel de Bourbon. Il n'est pas possible de voir un ameublement plus magnifique que celui de ce palais. De là, nous nous rendîmes aux Invalides. Outre le fameux dôme et l'étendue du bâtiment, on y remarque le puits, d'où 4 chevaux, attelés à une roue, tirent par le moyen de pompes toute l'eau nécessaire à cette grande maison, la salle du conseil, celle des portraits et le réfectoire. Mais cette dernière est si sombre et si triste qu'on ne peut manquer d'être frappé du soin qu'on a eu d'étaler tant de luxe et de magnificence à l'extérieur, pour négliger d'une manière si étonnante tout ce qui pourrait rendre l'intérieur de cette maison commode et agréable. Nous passâmes ensuite à Saint-Côme et vîmes le bel amphithéâtre de chirugie. Nous passâmes la place de la Sorbonne pour aller voir Saint-Sulpice et Sainte-Geneviève.

Le 31, vers midi, M. le chevalier de Schönau vint nous prendre et nous présenter à M. le comte d'Affry, chez qui nous eûmes l'honneur de dîner. Vu les Champs-Elysées. J'ai écrit au logis.

Le 1er août, j'ai été chez M. le président de Vergennes avec M. l'abbé de Raze, qui me mena ensuite chez M. l'abbé de Mably.

Le 2, j'ai vu l'église de Saint-Louis au Louvre où est le tombeau du cardinal de Fleury.

Le 3 au matin, j'ai couru jusqu'au Roule, chez M. le comte d'Affry, d'où je suis allé chez M. le comte d'Hallwyl, ce qui fait une course de passé 1½ heure. L'après-dîner, nous courûmes encore avec M. Henriat. Le soir, le Palais-Royal fut illuminé comme il l'avait été la veille, à l'occasion du combat naval du 27 juillet[5]. On y tira quelques fusées. Sur les 10 heures du soir, mon frère me quitta pour se rendre à Courbevoie. Je lui donnai la conduite jusqu'au bout du jardin des Tuileries. N.B. Ce n'est que ce jour que ma lettre est partie.

[5] Bataille navale d'Ouessant que se livrèrent la flotte de l'amiral d'Orvilliers et celle de l'amiral anglais Keppel, le 27 juillet 1778. Elle fut considérée par les Anglais comme une défaite.

Le 4, après avoir vu dans la matinée l'église du Palais, dite la Sainte-Chapelle, et le Petit-Dunkerque, et après avoir fait visite chez M. Imer, rue Saint-Louis-du-Palais, je suis allé avec M. de Raze le jeune à Auteuil, dîner chez M. de Beaumont. M. l'évêque de Senlis s'y trouva et y montra une espèce de combat naval du 27.

Le 5, j'ai été dîner à Courbevoie chez les P.P. Capucins. Mde Berguewald, Mrs de Hertenstein, M. Henriat et M. Raguel y étaient.

Le 6, j'ai vu l'Hôtel-Dieu et l'église de Notre-Dame. Le frontispice, les roses ou vitrages, les tableaux, l'autel et le grand saint Christophe qui est à l'entrée m'ont frappé. J'ai monté sur les tours. Le coup d'œil est charmant. On y voit les cloches, dont une pèse 35 milliers, l'autre 30. Il y en a 8 dans l'autre tour. J'ai passé ce jour-là par le Grand et le Petit-Châtelet et dîné chez M. l'abbé de Raze.

Le 7, j'ai vu l'hôtel de la Monnaie, les appartements du Palais-Royal, le cabinet d'histoire naturelle de M. le duc d'Orléans et la bibliothèque du roi, au milieu d'une pièce de laquelle est un Parnasse en bronze où sont placés les meilleurs auteurs français.[6] Dîné chez M. le comte d'Affry.

Le 8, vu l'hôpital de la Charité, où les malades sont infiniment mieux qu'à l'Hôtel-Dieu, la maison de la communauté de Saint-Sulpice, le Luxembourg et la Chartreuse. Après dîner, j'ai été voir la fameuse *Comus*[7] et le soir, le spectacle chez Nicolet, avec M. Henriat. Il était 1 heure ¾ lorsque je fus rentré au logis.

Le 9, rien de remarquable. J'ai dîné avec M. Raguel, d'où je suis allé promener au Luxembourg avec M. et Mde Imer.

Le 10, j'ai été à l'audience du Palais et ai vu la Sainte-Chapelle d'en haut, les Carmélites, la Sorbonne, le Val-de-Grâce et l'Observatoire.

Le 11, j'ai été dîner à Courbevoie où mon frère montait sa première garde.

Le 12, vu les Gobelins, Bicêtre et la Salpêtrière. J'ai été enchanté de la beauté des ouvrages qui se font aux Gobelins. Il y avait sur les métiers, les aventures de Don Quichotte en médaillon avec les bordures les plus riches, une scène de l'*Athalie* de Racine, un tableau de l'histoire d'Esther et plusieurs sujets tirés de la fable.

A Bicêtre, on voit un puits de passé 200 pieds de profondeur, à ce que l'on dit. Quatre chevaux en font alternativement monter deux grands seaux, qui se vident dans un petit réservoir, d'où elles coulent dans un plus grand réservoir qui est voûté et couvert, et qui fournit l'eau nécessaire à toute la maison. Au reste, quelque belles que soient la

[6] La syntaxe de cette phrase a été transcrite telle que Billieux l'a rédigée.

[7] Comédie-féerie de Milton, publiée en 1637.

situation et l'intérieur de ce château, c'est un lieu d'horreur et un séjour de souffrance. L'humanité n'y paraît que dans l'état de violence et de contrainte. On n'y entend que les cris des prisonniers qui se parlent de chambre à l'autre, les hurlements des furieux et le bruit des fers dont tous sont chargés. Cependant, quelques-uns de ces malheureux tâchent de chasser leur ennui et de se procurer quelques douceurs par le travail. Les uns polissent des glaces dans un petit bâtiment dont l'accès est interdit à l'air. Ils sont nus, sauf une mauvaise culotte ou tablier qui les couvre. On a peine à traverser ce lieu sans suffoquer de chaleur et de mauvaise odeur. D'autres font de très jolis ouvrages en paille qu'ils vendent aux curieux. Plus loin, on voit les insensés. Les simples ou imbéciles se promènent dans l'enceinte des petites cours où sont leurs cellules. Ils entourent les étrangers et leur parlent, selon leur genre de folie. Les furieux, chargés de fers et sans couverture, attachés à leurs grabats, poussent des hurlements qui font frémir. Dans un troisième endroit, qui fait un corps de logis séparé, mais dont l'entrée est très judicieusement interdite, sont les hommes et les femmes qui subissent la peine de leurs débauches par des cures de six semaines.

La Salpêtrière est uniquement destinée au sexe féminin. On y voit une quantité prodigieuse de jeunes filles, la plupart tirées des Enfants-Trouvés. Les plus grandes sont occupées à carder et filer de la laine, à broder, à tapisser, faire du filet. Les petites, de 3 ou 4 ans ou au-dessous, s'amusent derrière les bancs qui leur servent de table dans la salle où sont leurs lits. Toutes sont soignées avec propreté. Les folles y présentent le même spectacle que les fols à Bicêtre, sauf que les furieuses n'ont pas de logis et passent toutes les saisons en plein air, enchaînées à des blocs, n'ayant qu'une mauvaise couverture de laine pour tout abri.

L'église de cette vaste maison est remarquable. On voit les cuisines et les énormes chaudières où l'on cuit journellement passé 26 quintaux de viande de bœuf, à ce que m'a dit la religieuse qui m'accompagnait.

Le 13, la chaleur a été si grande que je n'ai pu me résoudre à courir Paris. J'ai été à la Comédie-Française pour la première fois. On y donnait *Le Menteur*[8] suivi des *Poupées*[9].

Le 14, vu le jardin du roi, l'église des Bernardins, le marché aux Vann (Vaux?)[10], l'Arsenal, la place Royale, la rue Saint-Antoine et la belle église des ci-devant Jésuites.

[8] Ce titre, donné par Corneille à sa pièce de 1642, est le même que celui d'une comédie de Goldoni qui, elle, date de 1750.

[9] Il n'a pas été possible de retrouver le nom de l'auteur de cette pièce.

[10] Le nom de ce marché est malheureusement mal lisible.

Le 15, au matin, j'ai pu voir le jardin de M. le duc de Chartres, à Monceau.[11] Cette pièce, unique en son genre, est difficile à voir, car il est difficile d'y laisser entrer quelqu'un sans une permission signée de la main du duc. Le Sr Godène, chargé de la direction des machines, m'en a facilité l'entrée en m'y accompagnant. On y remarque, à l'entrée, une pompe à feu, qui tire d'un puits de 100 pieds de profondeur, une quantité d'eau suffisante pour former la plupart des cascades, ruisseaux et bassins répandus dans ce vaste jardin. Une autre pompe, allant au moyen d'une roue que le vent met en mouvement, fait le reste et une troisième, derechef à feu mais sans piston, fournit seule autant d'eau que les deux premières et se met en mouvement lorsque celles-ci ont vidé leurs puits. L'arrangement du jardin paraît tout à fait sans ordre et sans dessin. C'est une grande campagne où l'on rencontre à chaque pas quelque situation pittoresque et intéressante par les monuments dont les débris subsistent. D'abord, on voit un vieux château, perché sur un rocher. Il est moitié tombé en ruines, les broussailles y croissent de toutes parts et en tapissent les restes de murs. Un mauvais pont y conduit et passe sur le ruisseau, empli de mousse et de joncs. Les débris de ce point gênent le cours de l'eau et la font murmurer. On voit, au milieu de ce pont, un obélisque de pierre, où il y a un amour de bas-relief avec ces lettres: M. E. Cad (?). Mais le haut en est brisé et le morceau se trouve dans le ruisseau. Un autre mauvais pont, dont une arche est comblée, les parapets abattus, ne sert plus qu'à passer une mare qui semble avoir ci-devant porté l'eau dans les fossés du château. Ils sont actuellement moitié vides, moitié remplis. Un mauvais pont-levis, dont une chaîne est cassée, conduit à l'entrée du château. Tout y annonce la vétusté; cependant, il y a un salon moitié conservé. D'entre les décombres et les ruines d'un pan de muraille de cet édifice, jaillit une source abondante qui forme une cascade agréable et rustique. Plus loin sont des bosquets tout à fait sauvages, au milieu desquels on est surpris de trouver des cyprès qui entourent une grande pyramide tapissée de lierre et beaucoup endommagée. C'est un tombeau sur lequel on a pratiqué des urnes en bas-relief et qui est entouré d'autres petits monuments sépulcraux, mais tous ont l'air extrêment vieux et endommagés. On traverse ensuite un terrain aride, qui sert de pâture à quelques vaches et qui est coupé par un ruisseau rempli de joncs, comme si son cours tortueux n'était dû qu'au hasard. On le passe sur plusieurs mauvais ponts aussi rustiques et aussi antiques qu'on a pu les simuler et on aboutit à un endroit qui représente

[11] Le duc de Chartres ouvrit ce jardin en 1778. Billieux visitait donc une attraction toute récente de Paris.

les ruines de Palmyre. Plusieurs colonnes, portant encore leurs chapiteaux et une partie de l'entablement, annoncent que c'était un temple, et la magnifique statue en marbre blanc qu'on voit au milieu étant celle de Persée, on doit conclure que le temple était celui de ce demi-dieu. On peut juger de la beauté de cet édifice par les bases, chapiteaux et entablements jetés çà et là, en forme à peu près circulaire et ils dénotent que le temple était rond. On voit ensuite un cabinet de verdure, formé de treillages et de toiles des espèces de vignes. Au milieu, on y a placé la statue de Bacchus en marbre blanc, copie fidèle de l'antique.

On arrive dans une forêt où l'on rencontre, de distance en distance, des statues, mais toutes plus ou moins mutilées. Au sortir de la forêt se présente un ancien cirque, propre aux raumachies (!). Le bassin, de figure ovale, subsiste mais il n'y reste plus qu'une partie de la superbe colonnade en ordre corinthien qui l'entourait; encore est-elle endommagée par le temps. Au milieu, s'élève un obélisque cassé, chargé de figures et caractères hiéroglyphiques bien conservés. Une petite caverne, qui semble n'être due qu'au hasard, laisse entrevoir un temple de Vesta. C'est une belle colonnade circulaire, peu endommagée, au milieu de laquelle est la statue de Vesta en marbre blanc. Tout ceci est dans la forêt. En sortant, on trouve une grande route, élevée en chaussée, avec plusieurs ponts pour passer le ruisseau. Elle conduit insensiblement à un jeu de bague fait à la chinoise, d'un goût magnifique. Le pavillon du prince se présente en face. Son frontispice, décoré de colonnes de marbre surmontées de chapiteaux en bronze, d'ordre ionique, annonce la magnificence de l'intérieur. On y travaille encore. J'y ai cependant remarqué le dessus de cheminée du salon qui, tantôt est une glace en miroir, tantôt une glace transparente qui laisse voir une belle avenue du jardin, et un meuble au milieu de cette pièce, qui devient un lit à volonté. 4 colonnes, qui soutiennent une statue, placée sur une espèce de table, changent de place pour servir d'ornement au lit, qui se forme du développement du meuble et, en partie, qui monte de dessous le salon. A côté du salon est la volière, remplie de beaux faisans des Indes et plus loin, la laiterie, dont tous les vases sont en porcelaine blanche, dorée sur les bords. Il faut observer que toutes les ruines de ce jardin enchanteur et unique en son genre sont effectivement des ruines de pièces faites en entier avec tout l'art possible et ensuite, boisées et cassées au hasard, pour bien simuler le ravage des temps. On y a parfaitement réussi, car tout annonce la plus haute antiquité. Les plantes sauvages qui entourent et couvrent une partie de ces superbes ruines sont la plupart dans des pots qu'on a cachés dans la terre, puisqu'il y a trop peu de temps que ce jardin est fait pour qu'elles aient pu y croître, quand même on les y aurait

semées ou plantées. N'ayant pas dans mon livret de description de cette pièce si intéressante, j'ai tâché d'en ébaucher un précis pour soulager une mémoire souvent infidèle.

De Monceau, je suis allé à Courbevoie, dîner chez les P.P. Capucins. Mon frère venait d'être fait caporal. En revenant, j'ai passé par le bois de Boulogne, d'où M. le chevalier de Schönau m'a ramené à Paris.

Le 16, j'ai dîné chez M. Imer, où j'ai rencontré M. de Pourtalès. Après dîner, promenade au Luxembourg.

Le 17 au matin, j'ai vu le cabinet d'histoire naturelle de M. Le Jay. Après dîner, la Comédie-Française ; on donnait *Zaïre*[12]. Le même jour, j'ai écrit à Son Altesse et au logis.

Le 18, vu le cabinet d'histoire naturelle au jardin du roi. Cette superbe collection de ce que les trois règnes produisent mérite l'attention des curieux, tant par l'arrangement que par le choix des pièces. Elle passe pour la plus complète de l'Europe.

Le 19, rien de remarquable. J'ai parcouru les quais depuis le Pont-Neuf au Pont-au-Change, ensuite à Notre-Dame, au point de l'Hôtel-Dieu jusqu'au Pont-Royal.

Le 20, j'ai vu M. de Pourtalès à l'auberge et l'ai accompagné aux Italiens. On donnait *Julie*[13], précédé de *Lucile*[14].

Le 21, j'ai été chez M. Huait du Parc. Vu le cimetière des Innocents, les églises de Saint-Merry et de Sainte-Opportune. Ecrit au logis.

Le 22, j'ai donné à dîner à mon frère et à M. Raguel. J'ai accompagné le premier au Français ; on donnait *Electre*[15].

Le 23, vu l'église des Capucins, puis la place Vendôme, l'hôtel de Soubise au Marais et la place de Grève. Le soir, j'ai été promener au Luxembourg et ensuite, au Cirque royal, où l'on a tiré un très beau feu d'artifice.

Le 24, j'avais pris ce jour pour voir la manufacture de porcelaine, à Sèvres et les environs, mais il se trouva, malheureusement, que ce jour est fête à la manufacture. Ainsi, il n'a pas été possible de la voir, ni Bellevue non plus, à cause que Mesdames y étaient. Je vis cependant la verrerie. On n'y fait que des bouteilles ; elle n'a de remarquable que la grandeur. Je vis encore Saint-Cloud et Meudon. Il fallut encore renoncer

[12] Tragédie de Voltaire, donnée pour la première fois en 1732.

[13] Il n'a pas été possible de retrouver le nom de l'auteur de cette pièce.

[14] Il n'a pas été possible de retrouver le nom de l'auteur de cette pièce.

[15] Peut-être s'agit-il de l'*Electre* de Prosper Jolyot de Crébillon, représentée en 1708. Elle est considérée comme une des meilleures imitations de la pièce classique au XVIIIe siècle.

au plaisir de voir Vanvres, à cause de la défense du prince d'y laisser entrer sans billet. Au reste, on dit que je n'ai rien perdu.

Le 25 au matin, j'ai vu les académies de peinture, sculpture et architecture au Louvre. Ensuite, je me suis rendu à Versailles. La compagnie de Schönau y était de garde et mon frère y faisait sa première garde d'officier, ayant été reçu et présenté à la troupe en cette qualité le 23. J'y ai vu la chapelle pendant vêpres, les jardins où les eaux jouent. Je les ai parcourus en faisant le tour du grand canal jusqu'à Trianon. Vu ensuite le jeu de la reine et le grand couvert au souper du roi. La musique était excellente.

26. J'ai été à l'audience que le roi donna aux députés des Etats du Languedoc. M. l'évêque du Puy porta la parole. Après dîner, le roi est sorti pour aller tirer. J'ai dîné avec Mrs les officiers de la Garde-suisse, à l'invitation de M. le capitaine d'Ernst. J'ai vu ensuite les appartements du roi, l'Orangerie et la Ménagerie. Les animaux les plus rares en sont le rhinocéros et l'éléphant.

Le 27, j'ai vu le lever du roi, le parterre du Nord, les bains d'Apollon, la salle de comédie, les grandes et petites écuries et le manège. J'ai dîné avec M. Priqueler, à l'hôtel des gardes du corps. Après dîner, je me suis rendu avec M. Henriat et mon frère à Lucienes et à la machine de Marly, et nous avons ensuite vu le château de Marly, mais il était trop tard pour voir les bosquets.

Le 28, je suis retourné à Paris et ai vu la foire Saint-Laurent. M. Raguel est entré à l'hôtel de Calais.

Le 9 [29], j'ai dîné avec le P. Narcisse et nous avons été ensemble voir les tableaux du Luxembourg.

Le 30, je suis retourné à Versailles pour voir la parade. De là, je suis allé à Marly, avec M. Henriat, pour y voir les bosquets que la nuit m'avait empêché de parcourir le 27. Dîné à Courbevoie, où M. Raguel se trouva et, à notre retour à Paris, nous fûmes prendre un bain chez Poitevin.

Le 31 au matin, je vis M. de Schönau qui se disposait à partir. Je dînai ensuite avec M. Henriat, M. Raguel et mon frère.

Le 1er septembre, je vis la manufacture de porcelaine à Sèvres. Rien n'égale la magnificence des ouvrages qu'on y travaille. La peinture et la sculpture sont traitées par les plus habiles artistes. On voit d'abord la salle qui sert de magasin. Trois grandes tables y sont garnies d'autant de services du prix de 15 à 20 mille francs. A l'entour sont les petites tables où l'on place les petites garnitures pour déjeuner et dans les grandes armoires à glace, on a placé les vases, urnes et ornements semblables, tous de la plus grande beauté. A côté est une salle pour les figures. Elles font toutes honneur aux artistes et ravissent les étrangers. Plus loin, est le

cabinet orné de tableaux et de tables en porcelaine. Ce sont les chef-d'œuvres du pinceau. On passe ensuite dans une grande salle, au milieu de laquelle est un monument en blanc doré, érigé par ordre du roi à l'honneur de ses ancêtres. Enfin, on voit l'orangerie ou salle des fleurs, qui renferme plusieurs orangers, jasmins, rosiers, œillets, lys, roses d'hiver, etc. de grandeur naturelle et si bien exécutés en porcelaine qu'on s'y méprend au premier coup d'œil. On voit ensuite les ateliers des ouvriers. Ils étaient occupés à un service pour l'impératrice de Russie. M. Regnier, directeur en second de la manufacture, m'a dit qu'il contenait passé quinze mille louis d'or. Chaque assiette, dont il y aura trente douzaines, coûtera environ 6 louis. J'en ai vu une qu'on avait finie pour servir d'échantillon. La pièce du milieu sera la plus grande qui soit sortie de cette manufacture. De Sèvres, j'ai été à Bellevue et ensuite dîner à Auteuil, chez M. de Beaumont. M. le comte d'Affry et M. l'évêque de Poitiers y étaient.

Le 2, je me rendis à Courbevoie pour le dîner et vis en passant la grotte des Feuillants, près des Tuileries.

Le 3 au matin, je fus trouver M. de Maloët que je consultai sur la santé de mon père et, ayant été voir Mde Berguewald, elle me retint à dîner avec M. Raguel. Sur le soir, je me promenai aux boulevards avec M. Henriat.

Le 4, après avoir écrit au logis et envoyé la consultation de M. de Maloët, j'allai dîner chez le comte d'Affry qui me parla de la nouvelle annoncée par le gazetier d'Amsterdam, que le prince évêque de Bâle levait dix mille hommes de milice dans ses Etats. M. Henriat me conduisit chez Nicolet, où l'on donnait les aventures de *Don Quichotte*[16].

Le 5, ayant appris que Mde de Pierrecourt était de retour de la campagne, je fus la voir.

Le 6, je vis le Temple et les églises des P.P. de saint Lazare et des Dames de sainte Elisabeth et le soir, promenade aux Tuileries.

Le 7, vers les 7 heures du matin, je partis pour Chantilly avec Mde Dupuit, Mde Berguewald, Mrs l'abbé de Navailles, ancien conseiller au parlement de Pau, de Billy, du Coudry et mon frère. Nous arrivâmes à Chantilly sur les 4 heures et eûmes le temps de voir encore les appartements du château, le jardin anglais, le hameau, etc.

Le lendemain, 8, je vis l'église de paroisse et le reste des jardins, bosquets et bâtiments de Chantilly.

[16] Plusieurs pièces portent ce titre et ont pu être données en 1778: les opéras de F.B. Conti, G.A. Ristori, ainsi que le ballet de J.B. de Boismortier.

Le 9, nous retournâmes à Paris. On voit en passant la belle campagne de Champlâtreux, appartenante à M. le président de Molé. On ne voit par contre pas le château d'Ecouen, quoiqu'on passe par le village de ce nom. Nous vîmes aussi l'église et l'abbaye de Saint-Denis, où sont les tombeaux des rois.

Le 10, au matin, je trouvai M. de Pourtalès chez M. Imer. Je lui parlai de notre voyage et l'ayant derechef trouvé à l'hôtel Bourbon, il me dit qu'il comptait partir le 15 ou le 16. Je vis, ce jour-là, les Enfants-Trouvés, leur église et celle de Saint-Barthélemy et la Comédie-Italienne. On donnait *Mazet*[17], suivi de *La Colonie*[18].

Le 11, M. Raguel me conduisit chez M. Paseal où Melle de Sooz joua du clavecin avec tant d'art que je ne crois pas en avoir entendu quelqu'un de cette force.

Le 12, le matin, j'allai à Saint-Sulpice, voir la chapelle de Notre-Dame, découverte depuis peu. Elle est de la plus grande beauté et m'a paru seulement trop ornée pour une chapelle. Après dîner, j'ai vu le jardin de M. Boutin, dont une partie est à l'anglaise, Montmartre et les Porcherons.

Le 13, beau dimanche à Saint-Cloud. J'allai, en compagnie, dîner à Meudon. Je parcourus encore le parc, les terrasses et les jardins. Après dîner, nous passâmes à Bellevue et à Sèvres pour entrer dans le parc de Saint-Cloud. Les eaux y jouant et les appartements ainsi que la galerie du château sont ouverts ce jour-là pour tout le monde. Nous retournâmes le soir à Paris.

Le 14, je dînai avec M. Raguel chez Mde Berguewald. M. Henriat et mon frère y étaient invités, mais il ne purent s'y rendre à cause qu'ils avaient exercice. Le matin, j'ai vu la place de la Grève, l'hôtel de Ville, Saint-Jean-en-Grève et Saint-Gervais.

Le 15, je dînai chez Mde de Pierrecourt. Outre M. Henriat, mon frère et M. Raguel, il y avait deux dames que nous reconduisîmes chez elles.

Le 16, je vis la manufacture de glaces au faubourg Saint-Antoine. On m'en fit remarquer une de 9 pieds de hauteur sur 5½ de large. De là, j'allais à Charenton voir l'Ecole royale vétérinaire. Ce qui mérite le plus d'attention dans cette Ecole est le cabinet où l'on conserve une quantité de squelettes et d'injections anatomiques de toutes sortes d'animaux.

Le 17, je dînai chez moi avec mon frère et le P. Narcisse. Nous allâmes ensuite à l'Opéra. On donnait *La Frascatana*[19].

[17] Il n'a pas été possible de trouver le nom de l'auteur de cette pièce.
[18] Il n'a pas été possible de trouver le nom de l'auteur de cette pièce.
[19] Il n'a pas été possible de trouver le nom de l'auteur de cette pièce.

Le 18, au matin, j'ai été trouver M. de Pourtalès qui m'a dit qu'il comptait partir le même jour. L'étant venu retrouver sur le midi pour avoir une décision, il me témoigna que ce ne serait que vers mardi ou mercredi, sur quoi j'allais à Courbevoie. A mon retour de Courbevoie, j'appris qu'il avait fait avertir qu'il partait le lendemain à 7 heures du matin.

Le 19, vers les 9 heures du matin, je partis avec M. de Pourtalès. Nous allâmes dîner à Saint-Germain et vîmes le château. La terrasse est, sans contredit, ce qu'il y a de plus remarquable, tant par son élévation que par la beauté de la vue dont on y jouit. Nous couchâmes à Pacy, n'ayant pas pu gagner Evreux.

Le 20, nous nous mîmes en route de grand matin et courûmes jusqu'à la rivière, où nous fîmes une petite halte, notre route ayant été retardée par la quantité de voyageurs que le camp de Bayeux attire. Nous n'arrivâmes à Caen que vers les 11 heures du soir. On passe par Evreux et Lisieux, deux villes assez considérables, mais qui n'offrent rien de remarquable, la dernière surtout, qui est très laide.

Le 21, comme nous apprîmes hier à notre arrivée qu'il se faisait aujourd'hui une grande manœuvre au camp, nous y sommes allés et avons suivi l'armée du maréchal pendant 4 à 9 heures de temps. D'une hauteur, j'ai découvert et vu la mer pour la première fois. De retour au camp, nous avons pris la route de Bayeux, ville assez grande et peu jolie, d'où nous sommes arrivés à Caen à minuit.

Le 22, nous fûmes dîner à la campagne de M. Pidet, distante de ¾ de lieue de Caen. C'est le plus beau paysage qu'on puisse imaginer dans un pays de plaine. La fertilité du sol et la surprenante quantité de fruits dont les arbres sont chargés, la situation de la maison d'où l'on voit les bateaux qui remontent de la mer et la façon de servir toutes sortes de marées étaient un nouvel objet de plaisir pour moi.

Le 23, je passai la journée à m'occuper de M. de Pourtalès.

Le 24, après avoir fait quelques visites, nous allâmes à la campagne de M. Longuet, distante de 1½ lieue de la ville. Elle est très belle, avec un jardin très bien entretenu en bosquets et arbres fruitiers. Il est d'usage dans ce pays que les hommes vont à pied à leurs campagnes et les femmes, montées sur des ânes. Elles appellent cela « aller en bourrique ».

Le 25, j'allai avec M. Duclos au village de Lion, situé sur le bord de la mer, à 3 bonnes lieues de Caen. J'eus le plaisir de voir la pleine mer ; elle battait son plein à mon arrivée et était à peu près au plus bas lorsque je quittai, le temps était beau et le vent assez fort.

Le 26, nous dînâmes chez M. le Payeux d'Eville. Monsieur son fils nous fit voir la ville. On y remarque : 1° le clocher de Saint-Paul, dont le travail

gothique et à jours le fait passer pour le plus beau du royaume ; 2° la place royale, entourée d'arbres et décorée de la statue pédestre de Louis XV en pierre, et 3° le nouveau quartier où est la place Farchette (?)[20] ; 4° l'abbaye de saint Etienne, dite l'abbaye aux hommes et de saint Benoît. C'est une des plus belles de la France. Les dortoirs sont de toute beauté, la vue est charmante, le grand escalier est un chef-d'œuvre par la hardiesse de sa construction, les jardins ressemblent à ceux d'un palais. L'église est antique, mais les décorations du chœur et les ornements ne pourraient pas être plus riches. 5° L'abbaye aux femmes ou de saint Benoît, où on admire le maître-autel. 6° Le château, espèce de citadelle, qui commande la ville. 7° Le port, où l'on voit plusieurs petits navires qui y remontent depuis la mer lorsque la marée monte. Au reste, Caen est une grande et belle ville. Les casernes et la promenade méritent d'être vues.

Le 27, nous partîmes pour Honfleur le matin. On traverse des plaines remplies de sable le long des dunes, ce qui ralentit beaucoup la marche. Arrivés à Dives vers 11 heures, on nous dit que nous ne pourrions partir que vers 5 heures, parce que ce serait qu'alors (!) que la mer serait retirée et permettrait le passage par la grève, c'est-à-dire le long des bords. Nous prîmes le parti de nous rendre au Pont-l'Evêque, d'où nous eûmes les plus affreux chemins jusqu'à Honfleur, où nous arrivâmes à 8 heures du soir par un temps très pluvieux.

Le 28, nous employâmes la matinée à voir le port de Honfleur et les vaisseaux qui y étaient. Nous montâmes sur la côte où est le couvent des Capucins et la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce. La vue ne peut être plus belle que celle dont on jouit de cet endroit. Après dîner, nous nous embarquâmes pour passer au Havre. Le vent était violent et soufflait nord-ouest, en sorte qu'il nous était contraire. Nous fûmes obligés de prendre 4 ou 5 bordées avant que d'arriver, ce qui incommoda beaucoup de monde. Mais M. de Pourtalès et moi soutînmes très bien la mer. Nous avions bien dîné. Nous arrivâmes au Havre à 8 heures du soir, après une navigation de 5 heures et logeâmes à l'Aigle d'Or.

Le 29, de grand matin, nous montâmes aux fanaux, d'où l'on découvre très bien la pleine mer. On nous fit remarquer 3 ou 4 corsaires anglais, stationnés à l'embouchure du Havre, hors de la portée du canon. Nous vîmes ensuite la Corderie du Roi, bâtiment de 1200 pieds de longueur, le port, le bassin, de même que les vaisseaux, la manufacture de tabac et la citadelle, avec l'Arsenal. Le port et les jetées sont magnifiques, mais les circonstances de la guerre faisaient dans ce moment languir le commerce. Aucun navire n'osant sortir, le port en est rempli et le négociant

[20] Le nom de cette place est malheureusement mal lisible.

consterné. Au surplus, la ville du Havre est très jolie et très peuplée. Nous dînâmes et soupâmes chez M. Fenet, négociant.

Le 30, nous nous rendîmes à Bolbec, au pays de Caux, à 7 lieues du Havre, pour y voir la foire. Elle est intéressante par la quantité de monde qui s'y rend et le commerce considérable tant en bétail qu'en étoffes qui s'y fait.

Le 1er octobre, je ne pus pas sortir le matin, à cause d'un grand rhume de cerveau qui me tint au coin de la cheminée. Après dîner, nous dûmes nous embarquer pour repasser à Honfleur. Le vent était si impétueux et la marée si forte qu'au lieu de partir à 2 heures, le patron attendit jusqu'à 5, dans l'espérance que la marée étant alors plus basse, la tourmente serait moindre. Elle resta cependant assez forte pour qu'avant d'avoir fini l'embarquement, plusieurs personnes aient été très incommodées. 50 hommes hâlèrent le navire jusqu'hors des jetées. Alors, on appareilla toutes les voiles et, le vent étant toujours nord-ouest, nous fûmes dans ¾ d'heure à l'entrée du port de Honfleur.

Le temps était froid et pluvieux, la mer très forte et, conséquemment, le roulis considérable. M. de Pourtalès n'y tint pas. Plusieurs personnes et même la plus grande partie des passagers vomissaient avec beaucoup de douleur. J'en fus encore quitte, pour avoir été mouillé par la pluie et par les lames de la mer.

Le 2, de grand matin, nous partîmes pour Rouen. Nous eûmes beaucoup de pluie et d'assez mauvais chemins en outre, beaucoup de peine de trouver des chevaux, nous n'arrivâmes que vers les 10 heures du soir à Rouen et logeâmes à la Pomme de Pin.

Le 3, nous vîmes la ville de Rouen. Elle est très grande et mal bâtie, les rues extrêment étroites. On y remarque le port, le pont construit sur des bateaux, les promenades appelées *Cours*, la Bourse, la salle de Comédie, la cathédrale dont le frontispice gothique est le plus délicat que j'aie vu. Le chœur, entouré de grilles en bronze et orné de marbre, est très beau. Dans la tour est la fameuse cloche dite « Georges d'Amboise » qui pèse 40 milliers. Le tombeau du cardinal de ce nom mérite d'être vu, de même que le palais archiépiscopal. Le Palais du parlement semble être bâti sur le plan de celui de Paris. L'abbaye des Bénédictins, dite de saint Ouen, mérite quelque attention, mais elle n'est pas comparable à celle de Caen ni à celle de Saint-Denis près de Paris. Nous dînâmes chez Mrs Canivet, négociants, et soupâmes chez M. Geoffroy. Je vis aussi à Rouen une raffinerie de sucre et les halles aux toiles et étoffes du pays. Cette ville est très commerçante.

Le 4, nous partîmes vers les 6 heures et arrivâmes le soir à 7 heures à Paris, par la route de Pontoise et Saint-Denis.

Le 5, rien de remarquable.

Le 6, j'ai été à l'Opéra. On donnait *Iphigénie*, dont la musique de Gluck est un chef-d'œuvre[21].

Le 7, j'ai vu Mde de Pierrecourt.

Le 8, vu l'Opéra-Bouffe. On donnait *La Frascatana*[22].

le 9, écrit au logis après avoir vu M. de Malhoët et pris congé de Mde de Pierrecourt.

Le 10, rien de remarquable.

Le 11, dîné chez M. de Pourtalès. Le matin, je vis l'hôtel de Mde Denis.

N. B. Le temps a été si mauvais toute la semaine qu'il n'a pas été possible de sortir.

Le 12, rien de remarquable.

Le 13, j'ai été à l'Opéra. On donnait *Les Deux Comtesses* et *Le Ballet de Ninette à la Cour*.

Le 14, je fus aux Italiens, voir *Arlequin Marié* et *La Chasse*[23].

Le 15, vu le cabinet de M. Oudin à la bibliothèque du roi. Dîné chez Mde de Berguewald. Spectacle aux Italiens, *Tomes Jones*[24] et le *Tableau Parlant*[25].

Le 16, dîné chez M. le comte d'Affry et vu avec M. Paris l'école de dessin et sculpture au Louvre.

Le 17, dîné à Courbevoie, chez les R.R. P.P. Capucins.

Le 18, soupé chez Mde Pirel.

Le 19, vu Saint-Nicolas-des-Champs, d'où j'allais à la Visitation. Après dîner, spectacle chez Audinot et vu *Le Microcosme*.

Le 20, vu la vieille église de sainte Geneviève et, à l'Opéra, *La Donna Colerica*.

Le 21, vu l'Ecole royale militaire et la représentation de *Zémire et Azor*[26].

Le 22, dîné chez M. Paris et vu la maison de M. Trouard, rue de Provence.

[21] Il s'agit de la tragédie lyrique que Gluck composa en collaboration avec Roullet et qui est intitulée *Iphigénie en Aulide*. Son *Iphigénie en Tauride*, sur un livret de Guillard, ne sera représentée qu'en 1779, alors que Billieux avait terminé son voyage.

[22] Il n'a pas été possible de trouver le nom du compositeur de cet opéra.

[23] Les noms des compositeurs des opéras et pièces que vit Billieux le 13 et le 14 octobre 1778 sont restés introuvables.

[24] Peut-être s'agit-il d'une adaptation pour la scène du roman d'H. Fielding, *Tom Jones, histoire d'un enfant trouvé*, édité en 1749.

[25] Il n'a pas été possible de trouver les noms des auteurs du *Tableau parlant*, du *Microcosme*, de *La Donna Colerica*.

[26] Voir note 3.

Le 23, dîné chez M. d'Affry.

Le 24, pris congé à Courbevoie.

Le 25, je vis l'opéra de *Castor et Pollux*, musique de Rameau[27]. Ce spectacle est le, des (!) plus magnifique et le plus pompeux pour les décorations.

Le 26, dîné chez M. l'abbé de Raze, où il y avait, entre autres, M. l'évêque de Babylone et M. Maloët. Le soir, je vis les expériences sur l'électricité chez le Sr Greppin.

Le 27, rien de remarquable, sinon que je fus prendre congé chez M. de Beaumont.

Le 28, je pris congé de M. le comte d'Affry, où je dînai, et le soir, de Mrs l'abbé de Raze, Henriat et mon frère.

Le 29, à 4 heures et demie du matin, je partis de Paris seul. Arrivé à Grosbois, j'y trouvai le nommé Beurreut, de Fahy, soldat aux Gardes-suisses, que je pris avec moi. Je m'arrêtai un instant à Provins et arrivai à minuit à Troyes. Le temps fut un peu pluvieux toute la journée. Je continuai de courir toute la nuit et vins coucher le 30 au Fayl-Billot, sans m'être arrêté à Langres. Le temps était beau, ce jour-ci, mais les chemins assez mauvais.

Le 31, étant parti à 4 heures du matin, je ne désespérai pas d'arriver au logis, ou du moins, à Belfort. Mais, ma voiture se trouvant cassée à Combeaufontaine, je perdis 6 heures à la faire raccommoder. J'arrivai par le plus beau temps possible à Lure, sur les 7 heures du soir ; j'y passai la nuit.

Le 1er novembre, je partis de Lure à 8 heures et demie et vins dîner à Belfort, d'où j'arrivai vers les 6 heures au logis, par le beau temps et après avoir fait le voyage le plus heureux. Ma joie et ma satisfaction eussent été complètes, si j'eusse eu le bonheur de trouver mon cher père en bonne santé. Malheureusement, il souffrait de sa cruelle incommodité dont rien ne peut nous consoler que l'espérance que cet accès ne sera pas de durée.

[27] Opéra de Rameau, sur un poème de G. Bernard, donné en 1737.

Les noms des personnages les plus connus (Racine, Gluck, par exemple) ne sont pas cités.

AFFRY, Louis Auguste Augustin, comte d'–, 1713-1793, colonel du régiment des Gardes-suisses, décoré de l'Ordre du Saint-Esprit; il commandait les Suisses à Versailles le 10 août 1792.

AGUESSEAU, Henri François d'–, 1668-1751, avocat général au Parlement de Paris, chancelier de France, ministre de la Justice.

ALEXIS, dom –, il s'agit peut-être du supérieur de la Chartreuse de Champmol.

AMBOISE, Georges d'–, 1460-1510, évêque de Montauban, archevêque de Narbonne, puis de Rouen, cardinal, premier ministre de Louis XII.

ARANDA, Pedro Pablo, ABARCA DE BOHA, comte d'–, 1718-1799, président du Conseil de Castille, ambassadeur d'Espagne en France puis conseiller d'Etat, ministre.

ARTOIS, Charles, comte d'–, 1757-1836, roi de France de 1824 à 1830; il épousa Marie Thérèse de Savoie.

AUDINOT, Nicolas Médard, 1732-1801, artiste et auteur dramatique, constructeur en 1770 du Théâtre de l'Ambigu-Comique où furent joués des spectacles de pantomimes par des marionnettes, puis par des enfants.

BACHMANN, Jacques Joseph Antoine Léger, baron de –, 1733-1792, major général des Suisses au service de France.

BEAUMONT, Christophe de –, 1703-1781, archevêque de Paris. Peut-être est-ce cette personne à qui Billieux rendit visite.

BERGUEWALD, Madame (de).

BEURREUT, de Fahy, soldat aux Gardes-suisses.

BILLIEUX, Ursanne Conrad Joseph, 1760-1824, fils du chancelier de l'évêque de Bâle, officier de la garde royale de France dès 1778. En 1792, il se réfugie en Angleterre, puis à Freiburg. Il revient à Porrentruy en 1800. En 1814, il est nommé commissaire gouverneur des anciens Etats de l'Evêché de Bâle, puis grand bailli de Porrentruy.

BILLY, Monsieur de –. Il n'a pas été possible d'identifier cette personne qui est peut-être de la même famille que l'historien bisontin Nicolas Antoine LABBEY DE BILLY.

BOUTIN, Monsieur.

CANIVET, Messieurs.

CHARTRES, Louis Philippe Joseph, duc de –, 1747-1793. Le futur Philippe-Egalité fut un des plus riches princes français et aussi un des plus remuants. En 1778, il ouvrit le parc Monceau au public.

COUDRY, Monsieur du –.

COUSTOU, Guillaume, 1716-1777, sculpteur français dont l'œuvre principale fut la réalisation du mausolée décrit par Billieux.

DANICAN, François André, dit PHILIDOR, 1726-1795, compositeur et premier joueur d'échecs du monde. Il a laissé des opéras-comiques, un *Requiem*, un *Te Deum*, une *Ode anglaise*.

DAUPHIN, DAUPHINE, père et mère de Louix XVI, c'est-à-dire Louis, dauphin de France, 1729-1765, et Marie Josèphe de Saxe (1731-1767), son épouse.

DENIS, Madame. Peut-être s'agit-il de la fameuse nièce de Voltaire, Marie Louise MIGNOT, dame DENIS. Dans le courant de 1778, elle revint de Ferney à Paris avec le philosophe.

DORIA, Giovanni Pamfili, né à Rome en 1751, nonce à Paris avant de devenir cardinal et secrétaire d'Etat en 1797.

DUCLOS, Monsieur.

DUPUIT, Madame.

ELISABETH, Madame. Cf. FRANCE, Elisabeth de –.

ERNST, Hieronymus Friedrich von –, 1738-1782. Il s'était illustré comme aide-major durant la guerre de Sept Ans. Dès 1773, capitaine aux Gardes-suisses.

FENET, Monsieur.

FLEURY, André Hercule de –, 1653-1743, prélat et homme politique français, aumônier du roi, évêque de Fréjus, précepteur de Louis XV.

FRANCE, Elisabeth de –, Philippine Marie Hélène, dite Madame Elisabeth, 1764-1794, sœur de Louis XVI.

FRANCE, Sophie Philippine de –, 1734-1782, fille de Louis XV et tante de Louis XVI.

FRANCE, Victoire Louise Marie Thérèse de –, 1733-1799, fille de Louis XV et tante de Louis XVI.

GEOFFROY, Monsieur.

GODENE, Sieur.

GOLTZ, Bernard Guillaume, baron de –, vers 1730-1795, diplomate prussien, ministre plénipotentiaire du roi de Prusse en France dès 1772.

GREPPIN, Sieur.

HALLWYL, Franz Josef, comte de –, 1719-1785. C'est probablement cette personne que rencontre Billieux. Il fut en service dans le régiment des

Gardes-suisses dès 1740 et termina sa carrière en 1763, au moment de la dissolution de son régiment.

HENRIAT, Ignace Xavier Louis, né en 1756. C'est peut-être ce lieutenant de Porrentruy que fréquenta Billieux. Il devint sous-lieutenant au régiment d'Eptingue en 1778.

HERTENSTEIN, Josef Ludwig Vital Nikolaus, von –, 1735-1787. Cette personne était capitaine au régiment des Gardes-suisses en 1778. Peut-être est-ce lui que Billieux rencontra.

HUAIT (HUET?) DU PARC, Monsieur.

IMER, Madame. Il pourrait s'agir de l'épouse de la personne suivante.

IMER, François Georges, 1744-1822, ministre de camp au régiment d'Eptingue. Il n'est pas possible de savoir de façon précise si c'est bien cette personne qu'a rencontrée Billieux.

LE JAY, Monsieur.

LONGUET, Monsieur.

LUYNES, Paul d'ALBERT de –, 1703-1788, évêque de Bayeux, de Sens, cardinal, abbé de Corbie.

MABLY, Gabriel Bonnot de –, 1709-1785, philosophe et historien français, frère de Condillac. Avant sa conversion à une activité purement littéraire et philosophique, en 1746, il avait brillé parmi ceux que Madame de Tencin appelait ses «bêtes». Il avait exercé une réelle puissance auprès du roi puisqu'il fut chargé de différentes négociations avec l'Autriche et au congrès de Breda, entre autres.

MADAME, titre donné à l'épouse de Monsieur.

MALOËT, Pierre Louis Marie, 1730-1810, professeur de physiologie et de matière médicale à Paris, inspecteur des hôpitaux militaires, conseiller du roi, médecin des princesses Adélaïde et Victoire, un des quatre médecins consultants de Napoléon.

MERCY-ARGENTEAU, Florimont Claude, comte de –, 1727-1794, homme d'Etat belge, ministre d'Autriche à Turin, ambassadeur à Saint-Pétersbourg puis à Paris, dès 1766.

MOLE, Monsieur le président de –. Peut-être s'agit-il du père du célèbre Louis Matthieu de MOLE, 1781-1855, ministre, successeur de Thiers comme premier ministre.

MONSIEUR, titre donné au frère puîné du roi de France.

MUY, Louis Nicolas Victor de FELIX, comte du –, 1711-1775, maréchal de France, ministre de la Guerre sous Louis XVI.

NARCISSE, Père.

NAVAILLES, abbé de –.

NICOLET, Jean Baptiste, vers 1710-1796, célèbre directeur de théâtre. Après avoir surmonté bien des difficultés, il fonda un théâtre qui porta

d'abord son nom et devint, en 1772, le Théâtre des grands danseurs du Roi, puis le Théâtre de la Gaîté, et enfin, le Théâtre de l'Emulation. Nicolet s'était rendu célèbre en remplaçant sur la scène un de ses acteurs, tombé malade, par un singe. Le chevalier de Boufflers avait alors composé ces vers :

Quel est ce gentil animal
Qui, dans ces jours de carnaval,
Tourne à Paris toutes les têtes,
Et pour qui l'on donne des fêtes?
Ce ne peut être que Molet [l'acteur tombé malade]
Ou le singe de Nicolet [...].

ORLÉANS, duc d'–, voir CHARTRES, duc de –.

OUDIN, Monsieur.

PARIS, Pierre Adrien, 1721-1816, fils de Pierre François, architecte et ingénieur au service des princes-évêques de Bâle. S'il s'agit bien de Pierre Adrien, ce dernier fut élève de Louis François Trouard. Il visita d'ailleurs une maison construite par cet architecte, avec Billieux P.A. Paris travailla surtout pour Louis XVI ; son activité fut entrecoupée de nombreux séjours en Italie.

PASÉAL, Monsieur.

PAYEUX d'ÉVILLE, Monsieur le –.

PHILIDOR, cf. DANICAN.

PIDET, Monsieur.

PIERRECOURT, Madame de –.

PIREL, Madame.

POITEVIN.

POURTALÈS, Monsieur de –.

PRIQUELER, Monsieur.

RAGUE(L), François Joseph, lieutenant-colonel, de Grandfontaine, entré au service de France en 1734. Il prendra sa retraite en 1779, un an après le voyage d'André Xavier Billieux à Paris. Il n'est pas absolument certain que ce soit lui que les frères Billieux ont rencontré.

RAZE, Jean FAU de –, 1714-1793, ecclésiastique bisontin, chargé de représenter les intérêts des princes-évêques de Bâle auprès de la cour de Versailles dès 1751. Très connu à Paris, il se fit aussi bien apprécier par les princes-évêques, les rois de France que par les personnalités politiques ou ecclésiastiques du monde parisien.

RAZE, Monsieur – le jeune.

RÉGNIER, Monsieur.

SCHÖNAU, François Xavier, baron de –. Né en 1742 à Sarsenheim, chevalier de Malte, entré au service de France en 1747. En 1778, il était

capitaine aux Gardes-suisses. Il n'est pas absolument certain que ce soit cette personne que Billieux rencontra.

SCHULLER, de Charmoille, un des gardiens du château de Fontainebleau.

SOOZ, Mademoiselle de –.

SOPHIE, Madame. Cf. FRANCE, Sophie Philippine de –.

STRASBOURG, Monsieur (...) de –. L'espace où devait se trouver le nom de cette personne a été laissé en blanc par l'auteur.

TROUARD, Louis François, architecte dont P.A. Paris fut l'élève.

VERGENNES, Charles Gravier, comte de –, 1717-1787, homme politique, ambassadeur de France en Turquie, en Suède, artisan d'alliances et de traités entre la France et différents pays.

VERGENNES, comtesse de –, épouse du précédent.

VICTOIRE, Madame. Cf. FRANCE, Victoire (...) de –.

LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS

AMWEG, G.: *Les arts dans le Jura bernois et à Bienne*, vol. I, Porrentruy.

CHÈVRE, F.: *Dominique Joseph de Billieux d'Ehrenfeld – 1717-1783. Aloyse Joseph Melchior de Billieux – 1758-1830. Ursanne Conrad Joseph de Billieux – 1760-1824,* dans *Sammlung Bernischer Biographien*, vol. I, Berne, 1884, pp. 490-515.

Dictionnaire biographique des auteurs de tous les temps et de tous les pays, 2 volumes, Paris, 1956.

Dictionnaire des œuvres de tous les temps et de tous les pays, 4 volumes, Paris, 1953-1954.

Dictionnaire historique et biographique de la Suisse, 7 volumes et supplément, Neuchâtel, 1921-1934.

DIDOT, F. (publiée par –, frères): *Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1850-1860, avec les renseignements bibliographiques et l'indication des sources à consulter*, Copenhague (réimpression), 1963-1969.

DE DIESBACH, G.: *Necker ou la faillite de la vertu*, Paris, 1978.

FOLLETÊTE, C.: *Le régiment de l'Evêché de Bâle au service de la France, 1758-1792*, vol. II, Lausanne, 1939.

Grand Larousse encyclopédique en dix volumes, Paris, 1960-1964.

HATIN, E.: *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française ou catalogue systématique et raisonné de tous les écrits périodiques de quelque valeur, publiés ou ayant circulé en France depuis l'origine du journal jusqu'à nos jours, avec extraits, notes historiques, critiques et morales, indications des prix que les principaux journaux ont atteints dans les ventes publiques, etc., précédé d'un essai historique et statistique sur la naissance et les progrès de la presse périodique dans les deux mondes*, Hisldesheim (réimpression), 1965.

Larousse du XXe siècle, 6 volumes, Paris, Paris 1928-1933.

MICHAUD, J.-Fr.: *Biographie ancienne et moderne ou histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes*, Graz (réimpression), 1966-1970.